

Paysans de la forêt au Vietnam 1945-1962

Regards sur l'agriculture sur brûlis

L'agriculture sur brûlis a longtemps été le seul système agraire des paysanneries d'Asie du Sud-Est des montagnes et des plateaux (hautes terres), par opposition aux systèmes rizicoles irrigués des plaines et des vallées (basses terres), avant que les politiques forestières coloniales puis nationales n'en limitent drastiquement l'étendue.

L'essartage consiste à couper la forêt quelques mois avant de brûler l'abattis pour obtenir un tapis de cendre sur lequel on cultive des variétés de riz pluvial, des maïs, des ignames, des taros, des courges, etc. Les cendres et les sols rapidement lessivés ne permettent qu'une culture de deux ou trois ans maximum. Depuis la période coloniale, les cultures sur brûlis restent, dans les imaginaires, une agriculture de subsistance de populations forestières itinérantes à demi sauvages.

Les forestiers, les agronomes et les environnementalistes y voient, aujourd'hui comme hier, la destruction d'un capital ligneux et d'une riche biodiversité pour de maigres cultures qui ne durent que quelques années et obligent les populations à se déplacer en permanence pour porter le fer et le feu (selon l'expression coloniale) à un autre coin de forêt poursuivant ainsi sans fin leur œuvre de destruction.

Aberration économique pour les colons

« Les arbres abattus sont à demi carbonisés sur le sol ; ceux qui sont restés debout sont noircis par la fumée ou brûlés sur l'une de leurs faces ; quant aux branches, elles tombent au moindre vent, et, incendiées de nouveau pour obtenir une deuxième et troisième culture, elles finissent par brûler les troncs des arbres que le feu avait respecté en partie la première fois. D'énormes Dâu, Vên Vên, ces beaux Binh Linh, ces nombreux Trac si précieux, des Sao même et beaucoup d'autres essences, résultats de plusieurs siècles de végétation, sont sacrifiés en quelques jours pour obtenir en riz, en citrouilles, en sésames la millième partie de sa valeur. »

Clovis Thorel, « Excursion dans les forêts du haut de la rivière de Saigon et de l'arroyo de Ti-tinh. » *Bulletin du comité agricole et industrielle de la Cochinchine*, tome 1, N° 2, 1866, pp. 59-68.

Les géographes n'ont guère été plus charitables. En considérant que ces cultures ne pouvaient guère supporter des densités démographiques supérieures à une dizaine d'habitants/km², ils les ont voués à la disparition car non durables.

Problème d'écologie globale pour un géographe des années 1930

« La forêt diminue lamentablement ; la faute en est moins encore à l'exploitation pour les besoins du delta, qu'aux dévastations des montagnards. Les incendies qui préparent leurs défrichements ont déjà dénudé la plupart des sommets, ou bien ils ont fait reculer la belle futaie primitive devant la « forêt secondaire », beaucoup moins précieuse ; le ray, si difficile à surveiller dans ces pays perdus, menace les cultures du delta et l'accès des ports en aggravant le régime torrentiel du Fleuve Rouge. »

Jules Sion, *L'Asie des moussons*, 1929, p. 423. (Tome 9 de La géographie universelle sous la direction de Paul Vidal de La Blache & Lucien Gallois)

Seul le regard ethnographique (que les géographes et les agronomes peuvent avoir) semble avoir produit un certain décentrement par rapport aux certitudes froides des données scientifiques produites par les Etats, et permis de décrire ces pratiques comme de véritables systèmes agraires portés par d'authentiques civilisations rurales possédant leur propre rationalité : les paysans de la forêt.

Les deux encadrés ci-dessous se consacrent à ce que nous apprend cette littérature de ces sociétés. Ils se penchent exclusivement sur deux auteurs, Jean Boulbet et Georges Condominas, pour exhumer ce que furent les Cau maa' et les Môn gar, paysans de la forêt des Hauts-Plateaux du sud Vietnam avant le cataclysme de la guerre américaine.

Portrait de Jean Boulbet

Jean Boulbet (1926-2007), après avoir rejoint la Résistance à 15 ans, et la 1er armée en 1944 débarque au Vietnam avec le CEFEO (Corps expéditionnaire Français en Indochine) en 1945. Il a 19 ans. Après deux ans de campagne, il manifeste son désir de rester au Vietnam. Ce n'était guère difficile le Gouvernement Français encourageait les colons à reprendre pied dans la région. C'est ainsi que Boulbet atterrit à Bao Loc (à cette époque Blao) dans une station agronomique pour devenir planteur. La région va être dévolue aux plantations de caféiers et de théiers. Les Hauts-Plateaux venaient d'être rebaptisés PMSI (Plateaux Montagnards du Sud Indochinois). Les autorités françaises tentaient de construire l'unité géographique et ethnique de ces pays pour les faire échapper aux revendications de Hồ Chi Minh d'unité des trois Ky (Tonkin/Annam/Cochinchine) et en faire une entité indépendante. Dans la grande tradition planificatrice gaullienne de la période, un plan quinquennal d'équipement pour les PMSI, fut même élaboré en 1952 ! C'est dans ce contexte de réimplantation des intérêts français dans la région que Jean Boulbet commence sa carrière de colon et devient planteur dès 1948 au Domaine de Da Rnga et ce jusqu'en 1962. C'est dans ce contexte politique mouvementé, qui va rapidement devenir dramatique pour les populations locales, que Boulbet va devenir ethnologue plus attiré par la brousse que par la plantation dont il était responsable. Plus tard, il va devenir membre de l'EFEO (Ecole Française d'Extrême Orient).

Portrait de Georges Condominas

Georges Condominas est un métisse né en 1921 d'une mère elle-même vietnamo-portugaise (ayant vécu à Macao) et d'un père officier de la Garde Indochinoise en poste dans la région des Hauts Plateaux à Binh Khê. Le petit Georges a vu son "premier Moi", lorsqu'il avait une dizaine d'années. Il garde une mémoire très vive de ces sauvages qui ne connaissaient pas les contraintes des civilisés et qui venaient nus et parlaient très fort dans la maison de son enfance qui était un poste militaire. Entre 1932 et 1940, il est envoyé en France comme pensionnaire au Lycée Lakanal pour faire ses études. C'est une coupure douloureuse. En 1940, il est "rapatrié" en Indochine par son père pour fuir la guerre. Il y reste jusqu'en 1946. "Condo" raconte très bien dans l'Exotique est quotidien son dilettantisme post-adolescent dans l'Indochine de la guerre. « En fait, j'avais constaté que, là où je me sentais vraiment vivre, c'était en vadrouille ». Après la guerre, hésitant entre la carrière de peintre et d'écrivain, voulant échapper à la carrière de militaire colonial qui s'ouvrait à lui, il décide de rentrer à Paris. Le hasard d'une rencontre sur le Pasteur entre Saigon et Toulon le met en contact avec le Musée de l'Homme où il va suivre les cours de Leroi-Gourhan, de Marcel Griaule et de Leenhardt. Condominas s'initie ainsi à l'anthropologie lors d'un séjour de 20 mois à Paris, avant de partir « sur le terrain », comme on dit. Il découvre les grands classiques : Mauss qu'il préfère à Durkheim, Malinowski, Leenhardt... Diverses circonstances lui firent aussi avoir comme professeur, Pierre Gourou, Charles Robequain, Michel Leiris... Condominas est très honnête sur cet héritage : « Je n'avais qu'à me laisser porter, et me contentais de plonger la rame de temps à autre dans le courant, pour infléchir ma course dans la bonne direction. »

Des systèmes agraires fixes en rotation

L'agriculture sur brûlis n'est pas une agriculture itinérante, mais une agriculture de rotation où le finage entre champs cultivés, jachère forestière et forêts intactes s'inscrit dans le paysage. Les agriculteurs cultivent une ou deux années de cultures suivies d'une dizaine d'années de jachère pour laisser à la forêt le temps de se reconstituer. L'essartage se fait donc généralement en forêt déjà secondaire et, sauf phénomène migratoire dû à des causes extérieures au groupe, il est rare que les paysans de la forêt s'attaquent à la forêt dense et aient à couper de grands arbres.

Des finages stabilisés

« Une fois que la jachère arborée a pris possession du parcellaire qui lui est dévolu, les lisières de la grande forêt climacique changent peu ; elles sont imperméables aux flammes qui en dévorant les abattis limitrophes, les lèchent sans les entamer en profondeur. (...) D'année en année, des bosquets de haute futaie faisant saillie dans le parcellaire d'essartage sont grignotés jusqu'à ce que les limites entre la jachère et la forêt climacique restante s'harmonisent en soulignant les grandes lignes du paysage et les sites particulièrement remarquables. C'est d'ailleurs au respect de cette harmonie dans le paysage comme au maintien de l'équilibre jachère-culture que le véritable paysan de la forêt se distingue à la fois du défricheur et de l'essarteur itinérant. »

Jean Boulbet, *Paysans de la forêt*, Publication de l'E.F.E.O., 1975, p. 45.

Dans toutes ces agricultures, c'est le village qui représente l'unité sociale qui gère collectivement son capital forestier en vue d'assurer une bonne recrue forestière utilisable pour les cultures 10 ou 15 ans plus tard. Chez les Cau Maa', groupe Môn-khmer de la bouche du Fleuve Dong Nai que Jean Boulbet a étudié dans les années 1950 et 1960, l'espace social est composé de trois unités paysagères clairement lisibles dans le paysage :

- Miir (lopin cultivé sur 1 à 3 années)
- Sar (forêt nourricière en jachère 10 à 15 ans)
- Rlau (forêt vacante, sur laquelle on empiète rarement)

Pour Boulbet l'existence de limites claires entre ces unités indiquent la santé économique du système. Dans les espaces qu'il a étudié, la grande forêt (rlau) représentait encore 39 % à la fin des années 1960 (avant de se faire napalmer), la jachère forestière (sar) et les espaces de cultures (miir) 48 %. L'importance des surfaces laissées à la grande forêt (le rlau) est la première preuve que ce mode de production assurait une relative prospérité aux populations de la région.

Des systèmes d'exploitation durables

« Une telle mosaïque peut paraître un effet du hasard alors qu'elle est logiquement composée selon l'optique des paysans de la forêt pour qui l'essentiel est de bien combiner, lopin par lopin, les rotations cultures-jachères en se pliant aux données du terrain. Ici les idées maîtresses ne visent pas l'aménagement du sol et la transformation d'une région mais la conservation d'un certain équilibre entre la vigueur de reprise de la jachère forestière et l'appétit des hommes, et, aussi entre les étendues dévolues aux besoins nourriciers et celles réservées aux génies ; résidences intentionnellement choisies dans les lignes majeures du paysage. »

Jean Boulbet, *Paysans de la forêt*, Publication de l'E.F.E.O., 1975, p. 10.

Des agricultures riches

Les rendements à l'hectare de la culture du riz de montagne par cette technique donne de 1,6 tonnes à 2 tonnes à l'ha (15 à 20 qx/ha), c'est-à-dire des rendements supérieurs à ce que la riziculture irriguée des basses terres donnait avant l'introduction des variétés de la révolution verte.

Les agronomes ont rarement commenté ces bons rendements préférant souligner qu'ils ne pouvaient se maintenir au-delà d'une ou deux années de culture. Le rôle de la cendre dans la nutrition de la plante a ainsi fortement été remis en cause puisqu'il n'était pas durable il fallait lui préférer des systèmes de cultures permanents. Cependant, pour les quelques Européens qui ont tenté l'aventure la réponse est sans appel : la petite agriculture vivrière ne peut pas se passer du feu.

Cultiver à l'européenne

« On peut penser, dire et écrire que ce passage des flammes est plus néfaste que favorable, mais là n'est pas l'avis du paysan forestier. Voulant moi-même exploiter un lopin abattu sans y mettre le feu, j'ai obtenu ce que les villageois narquois appelaient « un sol cru », autrement dit « une croûte ». Cette année là, mes maigres résultats ont donné raison à l'empirisme local. J'ai alors recommencé et suis prêt à affirmer maintenant que, pour se passer d'une mise à feu homogène et généralisée, il faut résolument changer de technique. Comme le paysan de la forêt n'aménage pas son terrain, comme il ne le fume ni ne l'amende, il doit compter absolument sur l'effet des flammes. »

J. Boulbet, *Paysans de la forêt*. Publication de l'E.F.E.O., 1975, p. 21.

En fait, les sols tropicaux, généralement très acides, ne fournissent pas à la plante des bases assimilables, le feu en détruisant la matière organique acide en excédent restitue au contraire les nutriments nécessaires aux cultures. Dans ces conditions, l'essartage est souvent préférable à l'établissement de champs définitifs qui épuisent rapidement le sol. L'agriculture permanente réclame d'énormes investissements (grandes plantations de caoutchouc, théier, palmier à huile notamment) que les paysans de ces régions ne peuvent supporter.

L'autre grande richesse de cette agriculture est la très grande variété des cultigènes que l'essartage permet de faire croître et qui s'oppose, pour les habitants des hautes terres, à la monotonie de la riziculture irriguée des basses terres. Boulbet constatait ainsi que les Cau Maa' avaient une vision très positive de leur agriculture. Cette très grande variété est pourvoyeuse d'une qualité de la vie que le paysan de la forêt refuse d'abandonner. La variété des goûts de différentes espèces de riz est notamment un sujet de fierté à l'intérieur de chaque maisonnée. Chez les Maa', les familles les plus riches se font un point d'honneur à posséder dans leur récolte la plus grande variété des espèces de riz. Certaines familles possèdent ainsi une quinzaine de variétés de riz qu'elles gardent jalousement et qui, le jour de festin, sont objet de régal et de fierté.

La très grande variété des cultigènes

« Alors que la rizière n'est qu'une étendue monotone de paddy, sur le lopin essarté les cultures se diversifient et se mêlent. Même dans le Sud-Est asiatique, pays de mangeurs de riz, si le paddy demeure préférentiel, il partage le terrain avec le maïs, le manioc et divers tubercules (Ipomea, Dioscorea, Ignames) ; le sésame, le millet, plusieurs Cucurbitacées (Luffa courges, concombres, pastèques...) ; des Solanées (tomates, aubergines piments, tabac) ; des taros, des haricots, amarantes, allium ; des cannes à sucre, bananiers, ananas, papayers ; le cotonnier, la citronnelle, le ricin, l'indigofera ; de nombreuses Zingibéracées à usage culinaire ou artisanal ou magico-officinal-religieux (gingembre, curcuma, alpina et amomum divers). Cette liste de plantes cultivées parmi les pieds de paddy peut encore se compliquer de certaines spécialités locales ; sans être exclusive, elle montre cependant la relative richesse du champ forestier. (...) La plupart des produits de tels champs tirent de l'humus mêlé de cendres une saveur particulière qu'aucune des façons culturales sur sol de vieille exploitation ne peut prétendre procurer. »

J. Boulbet, *Paysans de la forêt*. Publication de l'EFEO, 1975, p. 5.

Des civilisations rurales

Dans toute la péninsule indochinoise, les forêts et les montagnes sont pour les gens des basses terres (qu'ils soient Thaï, Viêt, Khmer ou Lao) le domaine préférentiel des génies, et les populations qui y habitent leurs auxiliaires, d'où l'aversion des peuples des plaines pour les montagnes, la forêt et leurs habitants. La littérature coloniale a largement repris cette dichotomie de l'espace en faisant des Mois (générique repris du vietnamien par les colons français pour désigner toutes les populations montagnardes non thaï) des créatures sylvestres apparentées à la puissance des démons des bois.

Les approches ethnographiques et anthropologiques corrigent encore une fois cette image d'homme de la forêt. Boulbet et Condominas ont montré que les civilisations des hautes terres inscrivent comme celles des basses terres une coupure assez forte entre la forêt et le village, mais ce n'est pas une coupure entre le sauvage et le domestique car la forêt est une extension de l'espace domestique du village et des cultures. L'espace est marqué par des discontinuités et des continuités. Quand on passe du Bböon au Miir, du Miir au Sar et du Sar au Rlau, on parcourt une sorte de gradient du profane au sacré qui montre que les soi-disant hommes de la forêt, eux, ne se sentent pas appartenir à la forêt, la forêt reste le domaine privilégié des morts et des esprits.

Les rites agraires et les prières qui les accompagnent montrent également une civilisation bien plus tournée vers le riz que la forêt bien qu'il faille toujours veiller attentivement à se concilier les esprits de cette dernière. Le choix de l'essart, dit inspection de la forêt (Rwaang Brie chez les Mong Gaar étudié par Georges Condominas), est un moment de rite important. Une prière est d'abord prononcée au village avec offrande de riz et consommation de bière de riz, on file ensuite sur le lopin qui va être abattu pour faire « l'inspection de la forêt » qui est une prise de possession symbolique de l'essart qui ne sera abattu que plus tard. Sur place, chaque chef de foyer procède à un petit rituel consistant à couper un arbuste à mi-hauteur et à planter à son pied une igname. Le Sar ne fait plus partie de la forêt, mais bascule par ces actes du côté de l'espace social. Pendant la moitié de l'année, de décembre à avril, l'âme du riz est restée dans le grenier de chaque famille sous la forme symbolique de la dernière gerbe de riz récoltée. Au moment des semences, il faut la ramener au

champ sans qu'elle ne s'enfuie ailleurs, en forêt ou dans d'autres villages. Il faut qu'elle accepte d'y rester pendant la croissance « de ses enfants », sans fuir les éléments qui pourraient l'effaroucher.

Prière d'accompagnement de l'âme du riz

Déesse Paddy !

Nduu et les génies viennent festoyer ! Nous offrons du rnööm aux génies qui viennent au festin, Nous leur offrons des foies de volailles. Viens aussi avec nous, Déesse Paddy ! Nous voulons manger avec toi un tas de chair de volailles ; De la chair du buffle à en emplir sept gongs, Boire du rnööm à coup de tubes à libation (...)

Déesse Paddy !

Reste avec nous ! Au pays façonné par les génies, Au pays des pluies abondantes, Au pays des sources intarissables. Reste, Déesse Paddy, que tu es belle, la hotte au dos ! (...) Ta hotte est belle ! C'est celle de K'Yông fille de K'Bông Ta belle et grande hotte pèse sur tes reins Ta hotte ventrale contre ton nombril Puis à force, pesant contre ton sexe !

Déesse Paddy !

Je vais forger un coupe-coupe léger pour faucher les roseaux, Un coupe-coupe à forte virole pour couper les taillis épais, Une hache bien trempée pour abattre les grands arbres. Déesse Paddy ! Si je t'installe sur la pente, n'aie crainte des éboulis ! Si je t'installe dans la vallée, n'aie crainte des fourmis et des paons, Si je t'installe près de l'eau, n'aie crainte des grenouilles et des poissons, En bordure de savane, n'aie crainte des cerfs, des daims ! Sous le tronc abattu, ne crains pas d'être écrasée ! En lisière de forêt, n'aie crainte des singes chapardeurs ! Sur le passage des macaques, je place des collets, Sur les traces des chevrotins, je pose des fléchettes acérées, Civettes et rapaces, je les chasse à l'arbalète !

Inversement, il faut aussi aller chercher en forêt une liane ambassadrice, un bambou intercesseur, un rotin ou une racine pour le ramener dans le champ ou dans le village, cet élément de la grande forêt constitue une passerelle entre les génies et les hommes. Ce sont les « accordailles avec la forêt », rites pendant lesquels on dédommage les esprits du lieu (et particulièrement le « génie du sol ») du bouleversement occasionné, en leur sacrifiant poules, cochons, canards. En agissant ainsi, les Cau Maa' comme les Môn Gar pensent agir pareil à leurs ancêtres, et ils estiment donc que les esprits ne peuvent leur en tenir rigueur : hommes et esprits sont quittes.

Accordailles avec la forêt

« L'abattage d'un nouveau coin de brousse, en vue de l'établissement des cultures est précédé d'une visite à la forêt d'où l'on ramène une branche feuillue et une liane qui iront grossir les gerbes rituelles. La fête du cycle agraire (nyô rhee) débute par la recherche de palmes destinées à orner les pilotis du grenier et aussi à commémorer l'événement, attachées au-dessus de l'autel. » (J. Boulbet, Pays Maa', Domaine des génies, 1967, p. 53.)

« Le maître de la forêt rapporte du lieu choisi, encore intact, une liane parmi les plus curieusement torsadées et une tige d'arbuste. Invocations et sacrifices ont lieu à l'autel de la lignée, dans la longue maison. » (J. Boulbet, Paysans de la forêt, 1975, p. 106.)

« On transporte alors en grande pompe le bout de rotin ainsi préparé ; une jeune fille le porte dans son dos serré dans une couverture comme un enfant. Au village, elle le dépose dans le grand van des Bois à feu rituel placé sur le bat-flanc de Bbang-Aang. Celui-ci débouche une grande jarre d'alcool et immole un porc, puis remet un chalumeau à l'entremetteur et à chacun des deux autres hommes sacrés. Après la consécration de la jarre les quatre kuang oignent de sang et de moût de bière, la tige de rotin et les Rnut. »

(Georges Condominas, *Nous avons mangé la forêt*, p. 257.)

Des conservateurs de la forêt

Si l'ensemble du Rlau est regardé comme la forêt des origines mythiques, plantée par leurs « ancêtres », les Cau Maa' y distinguent le Rlau Goe, la forêt vacante sur laquelle on peut empiéter si la forêt nourricière (Sar) vient à manquer, du Rlau Yang, les morceaux de forêts vraiment sacrées que l'on ne peut pas théoriquement défricher. Qu'est-ce qui fait qu'un coin de forêt est réservé aux génies et donc ainsi conservée ? Du strict point de vue de la floristique et des formations et associations botaniques rien ne distingue les îlots de rlau yang de l'ensemble du rlau goe. Ce qui les distingue précise les ethnologues, c'est le signe de la puissance d'un génie. Tout site grandiose « inspirant ce respect fait de crainte et d'admiration », précise Jean Boulbet, met les Cau Maa' en contact avec la puissance des ancêtres et des héros. Le souci de préserver le lieu procède alors du sentiment d'appartenir en tant qu'homme au même monde que ces esprits. La perception holiste du

monde, le monisme de leurs cosmologies ne séparant pas la nature et la surnature (le surnaturel), etc., dispose ces populations à entretenir, non pas des rapports écologiques avec la nature (puisque la nature n'existe pas en tant que catégorie), mais des relations sociales aux non-humains et aux lieux qui les environnent puisque ce sont des génies de toutes sortes, des esprits d'ancêtres. Jean Boulbet montre finalement la grande injustice qui est faite à ces paysans de la forêt par rapport aux riziculteurs des basses terres lorsqu'on les accuse d'être de grands destructeurs de forêt. Pour lui, c'est au contraire parce que pendant des siècles ces paysanneries ont soigneusement conservé leurs forêts que ces dernières ont subsisté jusqu'à l'arrivée des colons qui ont ainsi pu être les témoins des déséquilibres de leur exploitation résultant largement des transformations socio-économiques dont ils étaient la cause.

Les essarteurs des conservateurs des forêts

« Les essarteurs passaient pour de grands destructeurs de forêt parce qu'ils avaient conservé jusqu'au passage des explorateurs et des voyageurs des parcelles de jachères boisées, le plus souvent cloisonnées de futaies-reliques ou adossées à des massifs demeurés intacts. En effet, tout paysage marqué par l'agriculture forestière et parvenant, densément boisé et équilibré, jusqu'à nos yeux, suppose une exploitation prudente par des hommes ayant voulu et su, au long des temps, gérer leur territoire avec des techniques appropriées et selon des alternances conformes aux rythmes naturels. Ces alternances se retrouvent dans les rotations cultures-jachères comme dans la juxtaposition ou l'imbrication des masses boisées : taillis et halliers à essarts sur les sols dévolus aux travaux et à la nourriture des hommes, forêt laissée à sa grandeur originelle tout au long des lignes topographiques majeures. De bonne foi, le conservateur apparaissait comme le plus destructeur. »

Jean Boulbet, *Paysans de la forêt*, Publication de l'E.F.E.O., 1975, p. 45.

On touche ici une question très contemporaine posée par l'article 8 j de la Convention sur la diversité biologique qui incite les Etats à promouvoir et encourager les modes de vie traditionnels susceptibles de protéger la biodiversité. Avec l'exemple des paysans de la forêt, on comprend bien sûr que pour que ces modes de vie puissent jouer un rôle dans la conservation des écosystèmes, il faut en respecter préalablement l'économie globale de ces cultures et par conséquent respecter leur rationalité technique et reconnaître que ce qu'il faut protéger ce ne sont pas des écosystèmes naturels, mais les rapports de ces hommes à la nature. Le défi de faire des populations traditionnelles des auxiliaires de la conservation de la nature est donc sans doute beaucoup plus difficile à réaliser aujourd'hui, qu'il y a un demi-siècle, quand le développement économique national et la mondialisation n'avaient encore que très faiblement perturbé ces hommes et leur environnement.

Auteur : **Frédéric Thomas**



Des forêts et des hommes

Qu'est-ce qu'une forêt ?

Les habitants
de la forêt

Représentations,
usages, pratiques

Politiques et
dynamiques forestières

Coordination générale :
Catherine Fontaine

Conseillers scientifiques :
Geneviève Michon
Bernard Moizo

Conception graphique :
Pascal Steichen



Année internationale
des forêts 2011

Des forêts pour les hommes

Des forêts et des hommes



Nature menacée ou forêt des hommes ? : Pour une lecture humaniste des forêts

Après 2010 - Année Internationale de la Biodiversité, l'ONU a proclamé 2011 Année internationale des forêts.

Cette initiative montre combien les forêts sont devenues l'objet de l'attention du monde entier et pas seulement des pays qui les habitent. L'enjeu forestier est mondial : les forêts couvrent un tiers de la surface du globe et abritent près des deux tiers des espèces animales et végétales recensées ; leur rôle est essentiel dans la régulation du climat ou dans l'atténuation des impacts du changement climatique. Malgré les recommandations successives pour une meilleure gestion des forêts menacées (Rio 1992, Nagoya 2010), les forêts tropicales et boréales continuent à perdre du terrain alors que les forêts d'Europe progressent, mais parfois aux dépens de paysages agricoles centenaires.

Nature menacée ou forêt des hommes ? >>

Contact auteurs :

Geneviève Michon

Bernard Moizo

Liens utiles

Texte intégral en
PDF

